

Samuel Gobat :

Samuel G. est né le 26 janvier 1799 à Crémone, un petit village de Suisse romande, comme enfant du peuple. L'influence de la piété simple de ses parents, en particulier de sa mère, fut profonde et durable. L'enfant précoce et très doué traversa une période de doutes religieux et d'insouciance juvénile, qui se termina toutefois par une conversion rapide et décisive. En 1820, il est entré dans la maison missionnaire de Bâle. Agé de vingt-et-un ans, il se mit à combler les lacunes de sa formation scolaire avec un zèle passionné. Le fait qu'il ait maîtrisé l'allemand, le latin, le grec, l'hébreu et les rudiments de l'anglais en deux ans et demi, alors qu'il n'avait parlé que le français jusqu'à l'âge de 20 ans, témoigne des capacités intellectuelles exceptionnelles de ce jeune élève de la mission. Au début du mois de novembre 1823, il se rendit à Paris pour y apprendre la langue arabe auprès du célèbre orientaliste, le baron de Sacy. Il resta à Paris jusqu'à la fin du mois d'octobre 1824 et avait alors fait de tels progrès que, comme il le dit lui-même, il comprenait déjà le Coran presque aussi bien que la Bible dans sa langue maternelle. En même temps, son intérêt pour la mission auprès des juifs s'est éveillé à cette époque, de sorte que son séjour à Paris l'a tout particulièrement formé pour la profession qu'il devait remplir plus tard. En février 1825, le comité missionnaire de Bâle décida de l'envoyer en Angleterre ; avant son départ, il reçut l'ordination dans l'église unie du pays de Bade. Il resta sept mois à Londres dans la maison missionnaire d'Islington. Puis, au début de l'année 1826, il fut envoyé à Malte, puis en Palestine et en Egypte, pour préparer une expédition missionnaire en Abyssinie, envisagée par la Société missionnaire de l'Eglise d'Angleterre. Après un voyage à travers la Syrie et la Palestine, il fut envoyé en Egypte (Caire) en octobre 1827, où il poursuivit son travail missionnaire avec beaucoup de succès jusqu'en 1829. Le 22 octobre 1829, il partit pour l'Abyssinie, muni de nombreux écrits en abyssin et en éthiopien. Le 25 mars 1830, il arriva à Gondar, la capitale de l'Abyssinie - le premier Européen à avoir atteint le cœur de l'Abyssinie à une époque récente. Malgré la décadence de l'Église abyssinienne, l'ignorance des prêtres et les superstitions d'un peuple attaché aux formes figées d'un christianisme éteint, G. Il y avait là une multitude de points d'appui pour la prédication évangélique : un respect inconditionnel pour la Parole de l'Écriture, certes très imparfaitement connue, une grande propension à discuter de questions religieuses, mais aussi souvent de questions théologiques métaphysiques et pointues, une certaine reconnaissance par les chrétiens abyssins du triste état de leur situation ecclésiastique et un désir d'améliorer et de renouveler celle-ci en profondeur. G. a toujours considéré cette période de son premier séjour comme la plus belle et la plus fructueuse de toute sa longue vie missionnaire. Après un séjour de six mois, il entreprit le voyage de retour vers Adigrad, avec l'intention d'y revenir bientôt pour s'y établir durablement avec un assistant et des moyens suffisants. Avant son départ, une grande assemblée fut convoquée par des personnes influentes, ecclésiastiques et laïcs, afin de discuter de la nécessité d'une réforme de leur église, dont on attendait en même temps une réforme de la nation entière. Après qu'une série de propositions de réforme de Gobat eurent été discutées et acceptées, l'idée d'élire G. lui-même comme évêque du pays apparut. Les grands espoirs avec lesquels il avait alors quitté Gondar ne se sont pas réalisés. Sur le chemin du retour, il fut pris dans la tourmente d'une terrible guerre entre plusieurs grands abyssins. Au prix de grandes privations et d'un danger de mort répété, il trouva refuge dans un monastère isolé et inaccessible, où il dut rester près d'un an et demi. Vers le milieu de l'année 1833, il revint en Europe ; les années suivantes, qu'il dut consacrer à sa santé défaillante après des épreuves inouïes, il les employa à de nombreuses tournées de conférences en Angleterre et en Allemagne, où il fit grand bruit, surtout dans le Wurtemberg, et contribua à ouvrir la voie à la reconnaissance de la mission auprès des païens dans les milieux ecclésiastiques. Le fait qu'il ait alors fait la connaissance de plusieurs membres de la famille royale du Wurtemberg a sans doute joué un rôle important dans sa carrière ultérieure. En outre, il s'occupa de son journal, tenu avec une grande fidélité pendant son séjour en Abyssinie, qui fut publié en 1834 par la Ch. M. S. sous le titre : « Journal of a three years residence in Abyssinia ». Le 23 mai, il se maria avec Maria Zeller, une fille du célèbre pédagogue et fondateur des

institutions de Beuggen, Chr. Heinr. Zeller ; puis, en juin 1834, il entreprit le voyage en Abyssinie avec la courageuse jeune femme. Mais ce voyage, accompagné par les communautés missionnaires locales avec la plus chaleureuse sympathie et les plus grandes espérances, connut dès le début une singulière mésaventure. Le voyage jusqu'à Adowa avait déjà été extrêmement difficile et plein de souffrances. Une fois arrivé, il tomba si gravement malade qu'il ne put quitter son lit pendant neuf mois. C'est pendant cette période que son premier enfant est né. Puis sa jeune épouse fut atteinte du choléra et ne fut sauvée que par miracle. C'est ainsi que G. fut contraint de retourner en Egypte à l'automne 1836 pour un séjour de convalescence. Malgré son vif désir de faire une nouvelle tentative pour se rendre en Abyssinie et plus particulièrement à Gondar, G. dut se résoudre à retourner en Europe à cause de sa santé affaiblie. Quelques années de dur labeur s'ensuivirent, pendant lesquelles G. servit la cause missionnaire par la parole et l'écriture au service de la Ch. M. S. et, en même temps, de la Société missionnaire de Bâle. La mission de ces sociétés missionnaires le conduisit également en Palestine, chez les Druzes au Liban et à Malte. En 1845, il fut nommé par le roi Frédéric-Guillaume IV de Prusse évêque de l'évêché anglican-prussien de Jérusalem.

L'évêché de Jérusalem : L'année 1838, avec ses événements significatifs, avait attiré les regards de l'Europe sur la Turquie. Dans la guerre qui l'opposait au puissant État vassal d'Égypte, la Turquie avait perdu. La bataille de Nisib en 1839 avait brisé la puissance terrestre turque, la flotte s'était détachée. La Porte s'était adressée aux grandes puissances européennes pour leur demander de l'aide et avait promis, dans le Hattischerif de Gülhane, de vastes réformes en faveur des sujets chrétiens des Ottomans. Les puissances, décidées à venir en aide à la Turquie pour prévenir une guerre générale en Orient, ne pouvaient se dissimuler qu'une telle intervention en faveur des Turcs imposait aux puissances chrétiennes de graves responsabilités envers la population chrétienne. Le roi de Prusse, idéaliste, spirituel et profondément religieux, qui venait de monter sur le trône, était peut-être celui qui ressentait le plus fortement cette responsabilité. Le moment où l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse formèrent la Quadruple Alliance pour repousser Méhémed Ali et sauver la Turquie semblait hautement propice au succès de l'utilisation et des représentations chrétiennes auprès de la Porte en faveur des chrétiens d'Orient. En outre, le roi pensait qu'il ne fallait pas laisser passer l'occasion de gagner des points d'appui solides pour le commerce allemand en pleine expansion, et de donner, par la fondation d'instituts scientifiques en Orient, un encouragement et une direction solide à l'esprit de recherche allemand. Vu l'état d'esprit du roi, il est évident qu'il devait envisager un institut religieux chrétien comme centre de tous ces efforts, s'ils devaient être viables et avoir en même temps un effet bénéfique pour les habitants de ces pays. Si, dans l'état actuel des rapports de force, le roi était obligé de chercher un point d'appui pour ses efforts, il ne pouvait le trouver qu'en Angleterre. Après de longues négociations, menées du côté prussien par l'ambassadeur Chevalier v. Bunsen, la fondation de l'évêché anglican aboutit. L'évêque devait être subordonné à l'archevêque de Canterbury et ordonné en Angleterre, la nomination devant être effectuée alternativement par la couronne anglaise et la couronne prussienne. Des ministres protestants d'Allemagne devaient servir la communauté allemande sous la supervision de l'évêque et célébrer leurs cultes à tour de rôle dans la même église que les chrétiens anglicans. Cet évêché protestant permettait une représentation commune des intérêts protestants. Le 6 septembre 1841, le roi signa l'acte de dotation du nouvel évêché, selon lequel il accordait la moitié du fonds nécessaire, soit 15 000 livres. L'accord n'avait pas été conclu dans le sens d'une fusion de l'Église nationale prussienne avec l'Église anglicane, mais l'évêché était anglican ; cependant, d'une part, les paroisses allemandes devaient être placées sous la direction de l'évêque, tout en conservant leur indépendance nationale et ecclésiastique, et d'autre part, l'évêque devait être tenu de prendre en charge les intérêts de ces paroisses dans toute leur étendue. Le 6 novembre 1841, l'acte parlementaire relatif à l'établissement d'un évêché à Jérusalem reçut l'approbation de la reine Victoria. Le lendemain, le prosélyte Alexandre, nommé premier évêque, fut consacré par l'archevêque de Canterbury et arriva à Jérusalem le 21 janvier 1842. Les Turcs s'empressèrent

de rendre les honneurs d'usage au nouvel évêque, des lettres de recommandation du primat anglais furent remises aux patriarches grec et arménien. Le travail était difficile ; la construction de l'église protestante était interrompue. Ce n'est qu'en 1845 que l'on parvint à convaincre le sultan d'autoriser la poursuite de la construction. Mais dès 1845, l'évêque Alexandre mourut. Ce fut alors au tour du roi de Prusse de nommer l'évêque ; son choix se porta sur G. Ce choix doit être qualifié d'heureux à tous égards. En tant que Suisse, G. se trouvait objectivement en face des deux nations qu'il devait représenter ; il connaissait parfaitement les conditions anglaises grâce à ses relations de longue date avec la mission anglaise et à ses longues visites répétées ; d'autre part, il était étroitement lié à l'Allemagne par sa femme et les relations de parenté de celle-ci. Sa formation, par l'intermédiaire de la maison missionnaire de Bâle, était allemande ; il avait toujours tenu en très haute estime son ordination dans le pays de Bade, c'est-à-dire dans une Eglise nationale allemande. Il maîtrisait parfaitement les trois principales langues de culture, l'allemand, l'anglais et le français, ainsi que l'arabe ; l'italien ne lui était pas étranger, il était bien instruit dans les langues anciennes ; il avait également une connaissance approfondie de l'amharique et de l'éthiopien. Ses expériences religieuses personnelles le mettaient à l'abri d'un trop grand penchant pour le haut christianisme anglais. Le Dr Rosen, consul prussien à Jérusalem pendant de nombreuses années, a émis le jugement suivant sur la personnalité de Gobat : « Pendant les trente années de son séjour dans la ville sainte, G. n'a pas seulement été pour les protestants, mais pour tous les habitants de la ville, un exemple brillant de conduite authentiquement chrétienne. Il était d'une droiture sans faille dans les choses de la terre, affable envers tous, particulièrement ami et conseiller paternel des pauvres, d'une véracité scrupuleuse dans ses relations, accueillant, fuyant toute vanité, époux et père dévoué. Il ne se laissait jamais emporter par l'instant, même pas par l'instant du succès ; au contraire, il agissait toujours méthodiquement selon des principes consciencieusement pesés, comme il aimait à présenter la sagesse chrétienne de la vie comme l'idéal pour celui qui lutte dans les tempêtes de l'existence terrestre". Pendant plus de trente ans, G. a administré sa lourde charge et l'évêché de Jérusalem est à jamais lié à son nom. Même si, rétrospectivement, toute cette création peut apparaître comme une erreur et si les développements historiques, que l'on ne pouvait pas prévoir à l'époque, ont rendu intenable un rapport entre Anglais et Allemands tel qu'il avait été conçu dans cet évêché, il ne fait aucun doute que la manière dont il a conçu et dirigé son ministère a été une riche bénédiction pour la mission évangélique en Palestine et pour le progrès de la culture en Terre sainte. Presque tout ce qui existe en matière d'institutions protestantes anglaises et allemandes de mission et de bienfaisance est dû d'une manière ou d'une autre à l'activité et à l'inspiration de Gobat. La fondation des églises protestantes actuelles, fortes d'environ 2100 âmes, l'établissement des diaconesses de Kaiserswerther à Talithakumi, les institutions de Schneller, l'école anglaise de Sion, la couverture du pays par un réseau d'écoles, une imprimerie et une école normale, enfin la reprise des églises fondées par G. par la puissante et saine église protestante Ch, qui compte maintenant une équipe de douze missionnaires et quarante-cinq femmes missionnaires, trois médecins missionnaires, dix ministres indigènes répartis sur dix stations, sont les fruits durables de l'activité de Gobat. Très contesté par les milieux de la haute Eglise d'Angleterre, il a toujours eu de nombreux amis fidèles dans les milieux missionnaires anglais. De même, les milieux missionnaires allemands et suisses lui sont toujours restés fidèles. Il est décédé le 11 mai 1879 à l'âge de 80 ans.

Auteur

F. Zeller.

Mode de citation

Zeller, F., « Gobat, Samuel » in : Allgemeine Deutsche Biographie 49 (1904), p. 413-416 [version en ligne] ; URL : <https://www.deutsche-biographie.de/pnd118695541.html#a>